

Ce journal paraît tous les vendredis de l'année universitaire (de novembre à mai) - les vacances exceptées.

L'ÉTUDIANT

AFFIRMONS NOUS!

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION LAVAL.

Rédigé en collaboration Universitaire

ABONNEMENT :
Canada et Etats-Unis, . . . 1 piastre
Etranger, . . . 7 fr. 50
Il est strictement payable à l'avance.

NOTRE DÉSINTÉRESSEMENT

Vous croyez peut-être que nous allons parler d'abnégation, du sacrifice raisonné, des intérêts personnels que chacun de nous croit obligé de faire dans la mesure où les autres en profitent. Détrompez-vous. Il ne s'agit nullement de louer ici un sentiment généreux qui existe peu encore chez nous et dont l'apparition complète serait toute une révolution pour notre grand bonheur. Le temps n'est pas au d'un pareil éloge, nous ne comprenons pas ce qu'est un légitime amour de nous-mêmes, nous ignorons contre nature, le besoin de conservation basé sur le développement normal et régulier de nos facultés intellectuelles, physiques et morales. Quand nous parlons du désintéressement des étudiants, nous sommes forcés de saisir l'étroitesse d'esprit ou la négligence impardonnable qui nous enferme dans une ignorance.

C'est ainsi que sur cent étudiants, vous ne rencontrerez dix au plus qui soient capables de comprendre ces choses. Les autres? . . . oui, les autres! Eh bien! disons-le, n'ayons pas peur des mots! Les autres sont des apathiques pour qui l'indifférence en tout constitue l'idéal des règles de vie. Et comme il n'y a pas d'indifférence possible pour un homme intelligent — surtout en ce qui le touche — nous en concluons qu'ils ne comprennent pas ce qu'ils font! Et comme, généralement, la faiblesse de l'intelligence n'est qu'un corollaire de l'absence de volonté, nous en concluons que ces gens-là n'ont pas de cœur! Voilà! La dire que nos déductions s'appliquent à la grande majorité des étudiants!

Nous sommes sévères pour les autres, direz-vous peut-être. Notre langage devrait être plus modéré. Mais que voulez-vous? Le nous est impossible de rester froids plus longtemps! Nous avons trop de traits qui nous frappent tous les jours et chaque fois nous saisissons d'un étonnement nouveau. Allez aux conférences don-

nées à l'Université pour nous, vous vous croirez des étrangers, vous ne verrez personne de ceux que vous rencontrez aux cours et qui devraient être avec vous. Demandez aux étudiants de s'unir afin de travailler à l'acquisition des forces physiques qui leur sont indispensables ainsi que de l'élégance qui ne peut leur être qu'avantageuse, vous les verrez fuir! Ah! ah! le chien de Jean de Nivelles! Demandez leur de se donner la main pour représenter l'Université dans une équipe qui nous ferait honneur, et quelques-uns vous diront qu'ils veulent être payés! oui salariés!

Fondez un journal pour les étudiants, passez des nuits à travailler dans le but de leur faire lire ce journal, dévouez-vous corps et âme, sacrifiez-vous pour leur donner un peu de renom et de réputation, et ces étudiants vous tourneront le dos, se désintéresseront de vous et de votre œuvre. Bien plus, parce qu'ils seront incapables d'écrire vingt lignes ou trop lâches pour s'en donner la peine, ils ne souffriront pas que d'autres le fassent à leur place. Ils ne vous liront pas et travailleront à empêcher les autres de vous lire.

C'est ça! c'est ça le désintéressement des étudiants, notre désintéressement à nous! Que ceux qui ne méritent pas ces reproches oublient l'amertume de nos paroles. Si vous portez à l'orfèvre un objet de cuivre pour qu'il le dore, bien que tout l'objet n'ait pas besoin d'être plongé dans l'aide préparateur, même les parties déjà prêtes seront cependant soumises à l'action du liquide. Ainsi devons-nous jeter le blâme sur la majorité afin d'être plus sûrs d'atteindre ceux qui se flattent. Et si notre cri n'est pas entendu, semblable à tous ceux qui l'ont précédé, du moins, aurons-nous la satisfaction d'avoir dit ce que nous pensons. A bon entendeur, salut!

C. LEFRANC.

La Renaissance espagnole

VELASQUEZ

CONFÉRENCE DE M. J.-B. LAGACÉ

Don Diégo Vélasquez de Silva, issu d'une noble famille portugaise, naquit à Séville, le 6 juin 1599. Dès ses premières années il se révéla tel qu'il devait être toute sa vie, simple, docile et patient. Il reçut une éducation soignée et manifesta une grande inclination pour les sciences; ce qui ne l'empêchait pas, en enfant prédestiné, de couvrir de dessins ses livres de classe. Remarquant ses dispositions, ses parents le firent admettre, à l'âge de 13 ans, dans l'atelier de Herrera le vieux génie brutal qui exerçait une véritable tyrannie sur ses aptitudes. Vélasquez ne se plia pas longtemps aux duretés d'un tel maître et passa dans l'atelier de Pacheco, peintre médiocre, qui ne chercha pas à imposer à son élève ses idées sur l'art mais qui le laissa libre, au contraire, de choisir sa voie et d'y marcher à sa guise.

Dès cet instant, Vélasquez cherchait à découvrir le secret des œuvres vivantes. Au lieu de copier les tableaux des grands maîtres, il se met modestement à l'école de la nature. Il étudie et reproduit les lignes de la figure, le détail des parures, les accessoires du décor. Mais s'il fixe d'un trait assuré les éléments essentiels de la forme, les éléments mouvants, la vibration de la lumière, la transparence de l'atmosphère lui échappent et demeurent la conquête promise à sa maturité.

La noblesse de son caractère, ses belles qualités, les espérances que font naître son grand talent lui gagnent la confiance

et l'amitié de son maître Pacheco et séduisent le cœur de sa fille, Juana de Miranda. Le mariage est décidé et conclu.

Cette femme a seule consolé Vélasquez des misères de l'existence en lui gardant un foyer où il put s'entendre, vivre et penser sous la protection d'une tendresse éprouvée.

Ce fut vers cette époque qu'il exécuta cette série de tableaux religieux qui n'ont aucune des qualités que requiert l'interprétation des dogmes. Il ne sent pas brûler en lui la flamme mystique. Dans les légendes du christianisme il ne voit que les manifestations ordinaires de la vie et ses préférences vont aux scènes où la divinité est la plus pénétrée d'humanité; il représente: "le Christ chez Marthe", "l'adoration des Mages", "les disciples d'Emmaüs".

Un portrait de Fonseca éveille l'attention blasée du roi.

Présenté à Philippe IV, il reçoit un accueil favorable et se voit attaché à sa personne en qualité de valet de chambre avec des appointements mensuels de vingt ducats, à peu près onze piastres de notre monnaie.

En 1623, Vélasquez terminait son premier portrait de Philippe IV. La satisfaction du roi est telle qu'il déclare ne plus vouloir à l'avenir d'autre peintre que celui-là.

En effet, il n'en eut pas d'autre et ce fut le commencement d'une existence de mercenaire à la solde d'un prince. Phi-

SERENADE TRISTE

Comme des larmes d'or qui de mon cœur s'égouttent,
Feuilles de mes bonheurs, vous tombez toutes, toutes.

Vous tombez au jardin de rêve où je m'en vais,
Où je vais, les cheveux au vent des jours mauvais.

Vous tombez de l'intime arbre blanc, abattues
Ca et là, n'importe où, dans l'allée aux statues.

Couleur des jours anciens, de mes robes d'enfant,
Quand les grands vents d'automne ont sonné l'olfant.

Et vous tombez toujours, mêlant vos agonies,
Vous tombez, mariant, pâles, vos harmonies.

Vous avez chu dans l'aube au sillon des chemins;
Vous pleurez de mes yeux, vous tombez de mes mains.

Comme des larmes d'or qui de mon cœur s'égouttent,
Dans mes vingt ans déserts, vous tombez toutes, toutes.

Emile NELLIGAN.

lippe IV désormais ne lui laissera plus une minute pour la méditation et la libre fantaisie. Il l'occupera tout entier, l'occupant de besognes ingrates. Ce monarque avait la manie de multiplier ses portraits. Il se faisait représenter en buste, en pied, dans l'intimité, à la chasse, revêtu de son armure, en prière. Son nom, son règne, son visage sont à tel point liés à l'œuvre et à la gloire de Vélasquez, que le peintre et le roi paraissent dans l'histoire inséparables l'un de l'autre. Philippe IV portait sur lui la clef de l'atelier du peintre et, à tout heure il y venait tromper l'ennui des journées sans emploi, soit en posant lui-même, soit en assistant à la pose de son épouse, des enfants et des infantes, des courtisanes. . . et à défaut de ceux-ci, de ses chiens et de ses bouffons.

Le grand artiste brossait de grandes toiles, un sourire malicieux au coin des lèvres, professant qu'il valait mieux rire de tout de peur d'avoir à en pleurer. Sans dédain comme sans colère, il regardait passer la comédie humaine.

Si le roi témoignait parfois d'une admiration consciente et d'une amitié bienveillante à son peintre, il était incapable d'estimer le prix et la puissance de son génie et il ne se croyait pas obligé à du respect pour son œuvre. Il le payait et fort mal; cela ne le justifiait-il pas d'exiger que ce valet de chambre remplît ponctuellement son office d'amuseur de la cour?

Dans cette cour d'Espagne étroite, ennuyée, rigoriste, Vélasquez passera ainsi toute sa vie.

Que de fois il dut regretter d'être venu frapper aux portes de bronze du palais royal! Que de fois il dut évoquer le souvenir de ces artistes qui ne connurent que la gloire, les honneurs et le succès, qui traversèrent la vie en triomphateurs, partout acclamés comme des conquérants! Le mirage de la gloire ne se lève pas pour lui dans le décor monotone de sa cage dorée. Il est facile de découvrir dans ses œuvres une secrète mélancolie qui pleure en sourdine sous le rire sardonique de ses bouffons et de ses ilotes.

Cependant Vélasquez n'est pas un être morose, envieux ou révolté. Il parvint à se faire une philosophie un peu hautaine et fut assez sage de réaliser sa solitude intérieure.

La première des joies profondes qu'il éprouva fut l'arrivée inopinée à Madrid de Rubens chargé par l'infante Isabelle, gouvernante des Pays-Bas, d'une mission diplomatique. Comme il convenait, ce fut à Vélasquez qu'il incombait de faire les honneurs du palais à son magnifique rival. Il mit à sa disposition son vaste atelier; pendant une année ils travaillèrent ensemble et le temps qui n'était pas consacré à la peinture était employé à visi-

ter les églises, les collections et surtout à échanger leurs idées sur l'art et sur la vie. Le grand Flamand avait 52 ans et était à l'apogée de sa gloire, Vélasquez n'en avait que 29. On conçoit de quelle admiration il entourait ce maître glorieux. Mais Rubens lui rendit en amitié l'admiration dont il se sentait l'objet. C'est en effet sur ses conseils et sur ses instances auprès du roi que Vélasquez dut sa seconde grande joie; celle de voir l'Italie. La première ville qu'il visita fut Venise. Les palais, les églises, les musées, les toiles des maîtres vénitiens, de Titien, de Véronèse, du Tintoret l'éblouissent. Lui qui ne s'est appliqué jusqu'ici qu'à reproduire l'image fidèle de la vie, il sent que sans la lumière qui ouate les contours des choses, leur fait comme un bain de vapeur dorée qui transfigure leur vulgarité, tout art n'est qu'un reflet d'où la vie s'est retirée. De Venise, il passe à Ferrare et à Bologne, pousse jusqu'à Rome où il va chercher le calme et le recueillement de la Villa Médicis, dans la compagnie de Claude Lorrain et du Poussin. A Naples, où il se rend pour faire le portrait de dona Maria, bientôt reine de Hongrie, il se lie intimement avec José Ribera. Mais Philippe IV qui, depuis plus d'une année, n'a pu se faire peindre, rappelle son peintre. Vélasquez reprend à regret le chemin de Madrid.

A mesure qu'il s'éloigne de cette Italie qui lui a révélé de si grandes vérités esthétiques, l'ombre envahit sa mémoire, atténuant la vivacité de ses souvenirs et de ses émotions. Il cherche à mettre d'accord les certitudes de sa foi passée avec les instincts nouveaux que les exemples des grands maîtres ont réveillés au fond de lui-même. Lorsque, définitivement installé dans son atelier, il reprend sa palette, il se sent un homme nouveau, comme si l'Italie avait ouvert sur son intelligence vouée au recueillement des puits de lumière par où les chaudes harmonies des cieux pénétreraient à flots avec le frémis-

(Suite à la dernière page)

Nos "galas"

Les étudiants en Génie civil et en Architecture seront à l'opéra, demain soir. Le programme comprendra une double distribution: Jeanne Gerville-Réache et Roselli dans "La Navarraise" de Massenet; Helen Stanley et Gaudenzi dans "I Pagliacci" de Leoncavallo.

Ces deux œuvres d'une inspiration si dramatique, et interprétées par de tels artistes, plairont aux esprits les plus raffinés.

Sous de tels auspices, la soirée de l'École sera, comme par les années passées, un succès.

La Fédération

Par un vote donné cette semaine, la Faculté de Droit s'est ralliée au groupe de toutes les autres facultés qui constituaient l'Association Générale des Etudiants de Laval. Avec plus de vérité qu'autrefois nous pouvons maintenant dire que cette association est "générale". Et ceci nous fait penser que pour être générale de nom, la Fédération pourrait bien ne pas l'être de fait. Que vous le vouliez ou non, il y a toujours un peu de ressentiment qui sépare ou plutôt éloigne vainqueurs et vaincus, il reste toujours un certain froid qui engourdit absolument toute organisation. A ceux qui dirigeront d'avoir le tact et la diplomatie nécessaires dans de telles occasions.

Nous ne croyons pas qu'il soit opportun de faire aucune suggestion non plus que de nous laisser aller à des considérations plutôt oiseuses. Nous nous contenterons de demander à tous ceux qui ont combattu le projet de la Fédération de savoir accepter le vote de la majorité. Si la nouvelle organisation doit nous être avantageuse, pourquoi faire de l'obstruction au détriment des bénéfices que nous en pouvons retirer? Si, au contraire, l'Association des Etudiants n'atteint pas le but qu'elle se propose, il est encore important pour ceux qui lui ont livré la lutte de savoir se taire et attendre. Au cas d'un échec, les directeurs doivent être dans telle position qu'ils ne puissent accuser personne de leur insuccès; car alors, leur argument serait irrefutable et ceux-ci auraient pleinement raison de dire que ceux-là sont cause des mauvais résultats obtenus. Dans l'intérêt de ceux qui veulent plus tard livrer ou soutenir un assaut logique, donnons-nous la main.

Nous saluons avec plaisir l'entrée de la Faculté de Droit dans le mouvement commencé l'an dernier. Cette démarche ne prouve que leur grand désir d'en venir à l'amélioration de ce que nous avons présentement. Si le moyen choisi n'est pas bon, il est toujours possible d'en trouver un autre.

Que conclure du revirement d'opinion chez nos hommes de loi? Mon Dieu! à ceux qui peuvent se le demander il est facile de répondre. Il n'y a pas que les génies et les fous à ne pas changer d'idées. Les génies sont rares et les fous ne comptent pas. Rien de plus ordinaire alors qu'un homme ou un être moral désapprouve aujourd'hui ce qu'il acceptait hier et rejette demain ce qu'il soutient aujourd'hui. Personne ne peut empêcher l'évolution des faits ni l'évolution des idées. Les étudiants en Droit n'ont fait qu'obéir à cette loi. Reprochez-leur d'avoir agi comme ils ont agi et vous serez assez punis par le seul fait d'avoir pu penser de la sorte.

MARC.

Remerciements

Les membres de la Société de Publication Laval ont résolu d'offrir leurs remerciements à messieurs les membres de la Maison des Etudiants pour le don gracieux de vingt-cinq dollars qu'ils ont eu la générosité de faire à ce journal. Ces remerciements s'adressent particulièrement à monsieur le juge Eug. Lafontaine qui fut à notre égard très bienveillant et très sympathique.

LA REDACTION.

Les Etudiants en Médecine font l'élection de leurs officiers

Les Etudiants en Médecine ont procédé, samedi dernier, au choix de nouveaux officiers pour le terme 1913-1914.

Le calme le plus sévère et le plus rigoureux a été la caractéristique de cette course aux différentes charges.

Le nouveau comité de Régie se compose comme suit :

Président : Jules Thibault.
Vice-président : Léopold Lamoureux.
Secrétaire : Anatole Plante.
Trésorier : R. D. Bisson.
Conseiller 4ème année : F. Bissonnette.
3ème année : E. Champagne.
2ème année : Dubuc.
1ère année : J. A. Dufresne.
Maître de Chapelle : M. Prud'homme.
MM. Hector Clermont et Aldéric Marin, agissaient comme président et secrétaire d'élection.

Soirée

Et le soleil s'abaîsse
Avec mollesse
Lentement, lentement
Au firmament
Qui devient mordoré
Pu's empourpré.
La pâle lumière
Crépusculaire
Rouge comme un tison
A l'horizon
Répand sur toute chose
Un décal rose
Sans cesse languissant
Et décroissant :
Le pinson fuit entendre
Sa chanson tendre
Pu's se tait : plus de bruit
Voici la nuit.

Julien BIZARD.

Aux officiers et membres de la Maison des Etudiants

Messieurs,

Au nom du comité de Régie et membres de l'Orchestre Universitaire, laissez-moi rendre publiquement hommage à votre générosité à notre égard.

L'orchestre Universitaire saura répondre aussi "harmonieusement" que possible à la libérale subvention que vous venez de lui accorder.

Si, le succès couronne nos constants efforts, le mérite, pour une large part, vous en reviendra de droit, car sans argent nous n'aurions pas pu exister très longtemps.

Grâce à votre gracieux concours, nous espérons fonder à Laval une oeuvre qui durera, une oeuvre qui développera, sans aucun doute, de beaux et nombreux talents qui ne demandent qu'une chose : trouver l'occasion de se faire valoir. Nos concerts ont pour but de promouvoir, autant qu'il se peut, le côté pratique que nous nous sommes tout d'abord proposé, à savoir la culture de l'art musical et l'éducation de jeunes artistes.

Ce ne sont plus des paroles que vous attendez de nous, maintenant, ce sont des actes, vous les aurez; et ce sera je crois, la meilleure manière de vous témoigner notre gratitude.

Je demeure, messieurs,

Votre obligé,

Léopold LAMOUREUX, E.E.M.

Président de l'Orchestre.

A L'OPERA

GALA DE LA FEDERATION UNIVERSITAIRE

Les facultés fédérées ont donné, samedi soir, le 13 décembre dernier, leur première soirée d'opéra. Cette première soirée fut un succès magnifique. Les artistes ont chanté d'une façon merveilleuse l'oeuvre lyrique de Massenet. Les membres du comité de Régie de l'Association Générale des Etudiants, en particulier M. W. Lacroix, l'inlassable président et l'organisateur dévoué de cette manifestation d'art ont droit à toutes nos félicitations. Le programme lui-même était d'une tenue élégante et distinguée. Nos meilleurs dessinateurs l'avaient enjolivé de dessins originaux. Les administrés de M. Lacroix ont maintenu la réputation de savoir-vivre et de délicatesse que se sont acquises les étudiants dans les organisations particulières des diverses facultés. Tout au plus, pourrait-on se permettre de leur demander la suppression de certaine chanson de lupanar d'un effet disgracieux. Ce détail insignifiant n'entache en rien l'excellente impression que nous avons rapportée de cette soirée. La représentation d'Hérodiade a donc paru satisfaire tout à fait les spectateurs nombreux et enthousiastes qui avaient répondu à l'appel de nos universitaires.

Partie de "hockey"

Lundi, le 29 décembre, au "Jubilé", aura lieu la première partie de la ligue de Montréal.

Les deux équipes en présence seront celles de Laval et du Jubilé.

La lutte promet d'être intéressante. Allons applaudir nos vaillants joueurs de Laval à qui nous souhaitons bon succès.

"LAVAL BILLIARD PARLOR"

285, RUE SAINTE-CATHERINE EST, 285.

"EVERYTHING IS UP-TO-DATE"

12 tables de pool, 2 tables de billard anglais et une table de billard français, sont à la disposition des joueurs.

C'est là que les ETUDIANTS rivalisent.

"ROYAL STORES"

Dessus de coussins, oriflammes, bères et rubans aux couleurs universitaires.

Demandez notre fameux chapeau à \$1.50.

271, Ste-Catherine Est près St-Denis

Alex. O. Lussier, Gérant.

N.B.—10 p.c. d'escompte aux étudiants.

LE DEVOIR

est le journal préféré des étudiants et de leurs amis, parce qu'il publie les meilleurs articles littéraires et politiques, comme aussi toutes les nouvelles.

Le DEVOIR peut être lu par tous les membres de votre famille.



MARCELLE.—Votre conte de Noël nous a ravés et croyez que nous nous efforcerons d'en faire bénéficier nos lecteurs.

On peut dire que vous savez employer agréablement les jours de repos auxquels vous condamnez la maladie. Nous vous offrons nos vœux de rétablissement prochain et n'osons vous dire que si ce petit accident vous fut douloureux il nous a procuré la très grande satisfaction de vous lire. Ne vous frottez pas si nous nous en réjouissons, tout en étant attristés que la souffrance n'ait pas respecté une aussi jolie main.

JOSEPH BERNARD.—L'intérêt que vous portez à notre journal nous cause un très réel plaisir. Les nombreux dessins que vous nous avez envoyés ont été très prisés. Nous en publierons quelques-uns bientôt.

VIC.—Nous voulons faire paraître, chaque semaine, votre gentille vignette, mais nous sommes encore à attendre les articles qu'elle pourrait coiffer. Vous nous obligeriez grandement si vous aviez l'amabilité de nous adresser quelque autre travail qui pourrait nous servir instantanément.

CORRESPONDANCE

Monsieur,

Qui donc dans l'"Etudiant" rédige les Pépites?

L'illustrateur inconnu saute de La mare au "Trou d'eau", me prend pour un épouvantail à moineaux et vite vite se cache. Serait-il un moineau? Il en a certes le cœur et la cervelle, mais les ailes?? Rousseau de Genève disait: "L'homme qui pense est un animal dépravé". Si pour bien penser il fallait être dépravé ne le serait certes pas ce rédacteur des Pépites. Pourquoi ne les signe-t-il pas de son nom? Y perdrait-elles? Fort possible, si quelque chose de valeur est à perdre.

Votre ami,
Antonio ALLARD.

A l'Ecole des Hautes Etudes

Nous apprenons avec plaisir que monsieur Wilbrod l'Anglais, président des Etudiants de l'Ecole des Hautes Etudes, est complètement remis d'une opération de l'appendicite, qu'il vient de subir à l'Hôtel-Dieu.

Monsieur l'Anglais pourra reprendre sa place au milieu de ses confrères après les vacances de Noël.

Tél. Bell Est : 1584.

Chas. G. de Lorimier

Fleurs naturelles et artificielles.

250, rue St-Denis, 250

MONTREAL

SPECIALITE : Tributs floraux et funéraires.

ETUDIANTS DE LAVAL

DEPOSEZ VOS ECONOMIES A

La Banque d'Epargne de la Cité et du District de Montréal

FONDEE EN 1846

Bureau-Chef et 14 succursales à Montréal.

DIRECTEURS : Hon. J. Ald. Ouimet, Prés.; Hon. Robert MacKay, Vice-Prés.; R. Bolton, Robert Archer, Hon. R. Dandurand, G. S. Moncel, Hon. Chas. J. Doherty, Hon. Sir Lomer Gouin, Donald A. Kingston, M.D., F. W. Molson.

LA SEULE BANQUE incorporée en vertu de l'acte des Banques d'Epargne, faisant affaires dans la Cité de Montréal. Sa charte (différente de celle de toutes les banques) DONNE TOUTE LA PROTECTION POSSIBLE à ses déposants.

ELLE A POUR BUT spécial de recevoir les épargnes, quelques petites qu'elles soient, des veuves, orphelins, colliers, commis, apprentis, et des classes ouvrières, industrielles et agricoles. Elle fait un PLACEMENT SÛR.

DEMANDEZ une de nos petites banques à domicile, et vous recevrez l'Epargne. Intérêt alloué sur les dépôts au plus haut taux courant.

Nous vous réservons toujours l'accueil le plus sûr, mais votre compte soit gros ou petit.

A. P. L'ESPERANCE, Gérant

"L'ETUDIANT"

EST EN VENTE AUX DEPOTS SUIVANTS

LE RESTAURATEUR DE LAVAL, Université Laval

LIBRAIRIE SAINT-LOUIS, 288, rue Sainte-Catherine Est

DEOM & FRERE, 71, rue Sainte-Catherine Est

J. PONY, 370, rue Sainte-Catherine Est

MAISON BOLTE, 40, Sainte-Catherine Est

BRUNEAU & MARTINEAU, 126 Saint-Denis

L'ARCHEVEQUE & LANGEVIN, 161, Saint-Denis

MAILLOUX & FRERES, 252 Saint-Denis

Euchre et Cinq-Cents

Le 3 janvier 1914, à 2 h. 30 du soir, nos jolies camarades du cercle d'étude Notre-Dame nous convient à la salle Nazareth, rue Mance. Ce euchre est donné au profit de leurs oeuvres de charité. Tout en aidant leurs amies dans l'oeuvre admirable qu'elles poursuivent, les étudiants passeront un après-midi charmant à bavarder avec de gentilles personnes et à croquer des gâteaux quand l'heure du thé sera venue.

—Le meilleur moyen de se remettre des fatigues de la journée, c'est de prendre un bon repas au Ritz-Gagnon.

Education économique

LES HUMANITES ANCIENNES ET LES HUMANITES MODERNES

Ceux qui s'intéressent à la question de l'éducation économique, chez nous, ont dû accueillir de bon cœur, le nouveau livre de M. de Bray, directeur de l'École des Hautes Etudes de Montréal :

"L'Essor industriel et commercial du peuple canadien".

C'est un livre, qui, comme les précédents prouve chez son auteur un esprit actif, profondément attaché à la recherche d'une solution pratique à ce qu'il appelle "le problème de l'Existence de la Nation".

Mais il y a, surtout dans ce livre un chapitre qui intéresse plus particulièrement les autres personnes qui ont conscience de la lutte que se livrent depuis plusieurs années les humanités anciennes et les humanités modernes, dans ce même domaine de l'éducation économique.

Loin d'attaquer la question en arbitre impartial, monsieur de Bray, franchement révèle un champion du progrès par les humanités modernes.

Il défend une thèse, peut-être nouvelle, au Canada, thèse d'ailleurs assez profonde et qui avant d'être accueillie ou repoussée, demande une étude sérieuse et réfléchie de notre part; thèse enfin, qui sera "gobée", sans un mot, par les uns, qui, au contraire, chez les autres fera l'effet d'une bombe.

C'est cette thèse que nous désirons analyser le plus clairement possible dans un premier article, et si on nous le permet, nous nous proposons de faire dans un second article quelques modestes observations que l'on voudra bien accepter comme venant d'un jeune partisan du classicisme.

Fort des nombreuses opinions et jugements d'auteurs allemands et français, de M. Blondel, Kurth, et en passant de M. Jules Lemaitre, académicien désabusé, concernant cette question,—jugements qui, en reste, tout en pouvant s'appliquer à l'Europe n'en sont pas pour cela, nécessairement de mise au Canada,—fort de ces appréciations, dis-je, M. de Bray, sans toutefois méconnaître la valeur de la culture classique, met hors de doute qu'une tentative franche et prompte prouverait au monde que les humanités modernes peuvent donner une formation générale meilleure que ne le fait l'enseignement libéral ou classique.

L'Allemagne qui a nimbé son front non seulement d'une auréole de victoires militaires, mais aussi de victoires industrielles, nous offre un exemple assez probant selon M. de Bray.

Chez elle, on détourne la jeunesse stérile et bien douée des professions libérales et on la pousse vers les carrières commerciales.

Considérant l'étude du grec et du latin comme peu pratique, aujourd'hui que le "minimum vivre" est d'actualité plus que jamais; considérant de plus, que la culture classique quelquefois paralyse certaines qualités naturelles d'initiative et d'énergie, on conclut qu'il faut être d'abord initié à tous les secrets de la vie industrielle et commerciale par les humanités modernes.

L'enseignement moderne s'impose ! Les professions libérales ont eu trop d'attraits jusqu'ici pour notre jeunesse; il est temps de changer l'aiguillage et d'orienter la jeunesse vers les carrières qui sont la source de la vie.

Comme conséquence, il découle pour l'admission aux universités et aux écoles supérieures, la mise sur le même pied des humanités anciennes et des humanités modernes et peut-être comme on semble le demander, ou comme on le laisse supposer la nécessité de mettre de côté les humanités anciennes.

Pauvre grec ! Pauvre latin ! Avant longtemps vous serez dans la tombe, puisqu'on prononce déjà vos oraisons funèbres.

On n'est donc plus aux temps où l'on s'embrassait pour l'amour du grec. Non ! aujourd'hui on s'embrasse pour l'amour de l'anglais ou de l'allemand ou pour l'amour des sciences positives. L'humanité a trop vécu de la culture classique. Voilà le dernier cri des champions de l'enseignement moderne.

Quel en sera le résultat ? Peut-être lorsqu'un brave explorateur viendra nous assurer scientifiquement, au moyen de calculs compliqués et de récits

de voyages multiples qu'au pôle nord on éclaira les villes avec des vers luisants, nous pourrions nous écrier alors : Voilà un savant ! Voilà un prodige de l'enseignement moderne !

Cependant, tout le monde ne partage pas cette idée. Nous le verrons dans un deuxième article.

Raymond MARIEN, E.E.G.C.

La Ronde

Si toutes les filles du monde voulaient s'donner la main, tout autour de la mer elles pourraient faire une ronde.

Si tous les gars du monde voulaient être marins, ils l'iraient avec leurs barques un joli pont sur l'onde.

Alors on pourrait faire une ronde autour du monde si tous les gens du monde voulaient s'donner la main.

(Chansons)

Paul FORT.

Automne

(Inédit)

*Novembre en deuil pleure infiniment
Dans les sautoies noirs que le vent
Triste fait gémir lugubrement.*

*Ah ! cette voir des arbres, l'automne,
Le soir, qui murmure monotone,
Comme un glas bien tristement chantonne.*

*Et mon âme où meurt l'amour divin
Est calme, n'espérant plus en vain...
Novembre pleure sur le chemin.*

Albert DREUX.

NOTA

Toutes les personnes qui désirent nous faire parvenir un article ou un dessin pour notre numéro de Noël, sont priées de le faire au plus tôt.

Condolances

Les étudiants en Médecine de première année, de Laval offrent leurs plus sincères condoléances à la famille J. O. Daviault, pour la perte qu'elle vient de faire dans la personne de Madame J. N. Priville.

J. O. D.

Conseiller 1ère année.

Notre livraison de "Noël"

Notre numéro de Noël paraîtra à six pages, vendredi, le 26 décembre prochain. Il contiendra des poèmes inédits de nos poètes les plus connus et les plus appréciés, des articles littéraires et artistiques signés de nos littérateurs les plus avertis, des dessins spirituels et des contes nouveaux.

Nous espérons que nos lecteurs nous tiendront compte de cette tentative de vouloir propager chez les nôtres le goût des belles choses de "chez nous", et qu'ils ne nous marchanderont pas leur encouragement. On pourra se procurer ce numéro dans tous les dépôts ordinaires de "L'Étudiant", à cinq sous l'exemplaire.

Une glissade

Maurice Mign... E.E.M., suivi de son frère Jean, qu'il aime entre tous, parcourrait après un cours, la rue Sainte-Catherine, où descendait la nuit. Les trottoirs étaient couverts de glace et le froid durcissait l'eau amassée par la pluie de la veille. Soudain, Jean tomba. Maurice lui dit : "Quelle idée as-tu de t'étrier ainsi ?" "Comme si je faisais exprès !", répliqua Jean. "Aussi, pourquoi la ville ne jette-t-elle pas des cendres ! Et toi, comment t'y prends-tu pour ne jamais tomber ?" "C'est bien simple; j'achète des chaussures de Dussault, rue Sainte-Catherine, près Saint-Denis. La corporation est souvent en faute, mais les chaussures et claques de ce bottier font toujours leur devoir.

TEL. BELL EST : 697.

TEL. BELL EST : 4853.

BRUNEAU & MARTINEAU

COSTUMIERS, DECORATEURS,
124 SAINT-DENIS.

TABACS, CIGARES, PIPES, ETC., ETC.
SALON DE TOILETTE 126 SAINT-DENIS.

THEATRE NATIONAL-FRANÇAIS

TELEPH. EST : 1736.

SEMAINE DU 21 DECEMBRE 1913.

LES DEUX ORPHELINES

par d'Emmery.

THEATRE CANADIEN-FRANÇAIS

TELEPH. EST : 5219.

SEMAINE DU 21 DECEMBRE 1913.

MARTYRE

par d'Emmery.

THEATRE DES NOUVEAUTES

TELEPH. EST : 7056.

SEMAINE DU 21 DECEMBRE 1913.

MAMZ'ELLE NITOUCHE

par Meilhac et Millaud,
Musique de Hervé.

LIBRAIRIE SAINT-LOUIS

Papier, livres, journaux, jouets, impression et reliure, etc., etc. Cadcaux pour les fêtes, calendriers de fantaisie, agendas et almanachs pour 1914.

Téléph. Bell Est 2660.

288 Sainte-Catherine Est, près Saint-Denis.

FOURRURES

EN GROS ET EN DÉTAIL

Nous invitons toute personne et tout étudiant ayant besoin de fourrures pour cet hiver à venir examiner les jolis modèles que nous exposons dans nos salons.

Etudiants, achetez vos bérêts

— CHEZ —

Chas. Desjardins & Cie

LIMITEE

130, RUE ST-DENIS, 130

EAU DE RIGA

DECEMBRE

Mois des Noël joyeux et des copieux [festins : Admirable matière à mettre en vers latins ! L'Eau de Riga rendra ses agapes légères, En activant le sang, les reins et les [viscères.

Habits de "Gala"

A LOUER

Spécialité chez le tailleur fashionable

Marc A. BRODEUR

13, NOTRE-DAME EST

TEL. MAIN 1881

Je loue, je vends et j'achète des habits noirs. J'échange aussi pour un habit neuf un habit devenu trop petit, mais encore en très bon ordre. J'ai toujours un assortiment complet de ces habits pour toutes les occasions où l'habit noir est de rigueur : soirées, bals, banquets, mariages et funérailles.

Chapeaux de soie (hauts de forme) à louer. N'oubliez pas de me garder votre commande pour votre prochain complet.

LIVRAISON PROMPTE A DOMICILE

J'aime mieux les gens toujours grognons que les gens capricieux : on visse son bouclier, on aiguise ses flèches et l'on attend les coups. Pour les autres, on ne sait comment s'équiper : quand on a pris son encensoir, on regrette sa carabine.

Ce journal est publié par la Société de Publication Laval, Université Laval, 185, rue Saint-Denis, Alphonse de la Rochelle, Administrateur.

HABITS BLANCS

POUR MEDECINS, DENTISTES, ETC.

faits d'avance ou faits sur mesure
Tous les genres et toutes les grandeurs.

THE MONTREAL TRADE SUPPLY CO.

30—SQUARE CHABOUILLEZ—30

Téléphone Bell Main : 1683-7816

Tél. Est : 1798.

Ouvert le soir

F. M. CURRAN

CHAPELIER

2 MAGASINS : 352, Sainte-Catherine Est.
1104, Ave. Mont-Royal Est.

UN SEUL PRIX : \$1.50

Bienvenue aux étudiants

JEAN GERACIMO

320, RUE SAINTE-CATHERINE, 320

près de la rue Saint-Denis.

Le restaurant populaire où les Etudiants de Laval reçoivent le plus chaleureux accueil. Qu'on se le dise !

TEL. BELL EST : 4683

MAISON BOLTÉ

ANGLE DES RUES SAINTE-CATHERINE ET ST-JUSTIN

Grand choix de bonbons et de bonbonnières pour Noël et le premier de l'An.

N'oubliez pas l'Imprimerie Parisienne, cartes de visite et d'affaires, aux plus bas prix.

MM. les Etudiants trouveront de bons cigares pour eux et d'excellents chocolats pour "elles".

Téls : Est 799-4928

LA

PATISSERIE FRANCAISE

176,—RUE SAINT-DENIS,—176

Tous les jours de 4½ à 6½ hrs, concert dans notre salon de thé.

LA VIE CHERE



La Renaissance espagnole

(Suite de la première page)

sement de la vie." Le dessinateur se mue en coloriste. Ou le premier n'avait aperçu que la forme nue, les accidents imperceptibles, le second va s'appliquer désormais à découvrir les taches et les masses qu'enveloppent les plis ondoyants de l'atmosphère. Cette révélation transforme entièrement sa manière. Il ne manie plus que les tons gris dorés, argentés, une coloration limpide et brillante. "Devant une oeuvre de Vélasquez, écrivait Henri Regnault, j'ai l'impression de la réalité vue par une fenêtre grande ouverte." Tout triomphant de cette vérité acquise, Vélasquez veut, en des oeuvres définitives, établir sa conquête et, pendant dix ans, il ne fera que des toiles en plein air, depuis ce merveilleux Balthazar, Charles, lancé au galop dans le vent, jusqu'à ce suprême chef-d'oeuvre: "la Reddition de Bréda".

En 1634, Vélasquez accorde la main de sa fille à Juan Bantista del Mazo, son élève qui l'aidait dans son énorme tâche.

Philippe IV croit s'honorer en nommant Vélasquez inspecteur des bâtiments, le forçant à déposer ses pinceaux pour parcourir les demeures royales et surveiller les ouvriers qui y sont employés. Cette nouvelle charge lui procure l'occasion de revoir l'Italie pour réunir les moulages et les tableaux destinés à l'ornementation de l'Académie des Beaux-Arts et à la décoration des palais royaux. Il débarque à Gènes, court à Venise se retremper à la chaleur de sa merveilleuse école, rejoint à Naples son ami Ribera et finit par s'établir à Rome où il séjourne plus d'un an. C'est durant ce séjour qu'il fit ce formidable portrait d'Innocent X. Mais le roi s'impacienta et le rappelle de nouveau à Madrid. Cependant, entre les inspections des palais et l'élaboration des fêtes de la cour, Vélasquez trouve encore le moyen de broser des portraits de rois et de reines, de surveiller la décoration de l'Alcazar de Madrid; il se réserve même la décoration du salon des glaces. Toutes ces compositions ont été détruites par l'incendie de 1734. Il ne nous reste de Vélasquez que trois tableaux mythologiques. La perte de ces tableaux est compensée par les oeuvres qu'il devait créer avant de mourir: "Esopé", "Ménippe", "les Filles", "les Ménines".

Il semble que Vélasquez sente sa fin prochaine et qu'il veuille, avant de disparaître, condenser en d'impérissables chefs-d'oeuvre les vérités qu'il a recueillies au cours de sa laborieuse carrière. Lui, si épris, à ses débuts, de la ligne pure; à son retour d'Italie, il n'admet pas ces délimitations de la forme. La ligne, la couleur et le volume deviennent pour lui un tout dont chaque portion est liée par d'imperceptibles tissus de lumière, et c'est ainsi que, dans ses dernières oeuvres, il nous donne l'immédiate notion des formes: leur couleur, leurs limites en surface et en profondeur. T. Gauthier s'écriait en face des "Ménines": "Où donc est le tableau?" Il n'en est pas; car on ne sait où finit la fiction et où commence la réalité.

Avec cette dernière merveille, Vélasquez dépose le pinceau. Le traité des Pyrénées est signé. Philippe se porte au devant du jeune Louis XIV à qui, pour gage de paix, il offre la main de l'infante Marie-Thérèse. Vélasquez est chargé de pourvoir au logement du roi et à la déco-

ration de la salle des "conférences", ce fameux pavillon que les deux cours avaient décidé de construire, dans l'île des Faisans, pour y sceller la nouvelle alliance.

Au lendemain de ces fêtes somptueuses, "harassé de voyager la nuit et de travailler le jour", il est atteint d'un accès de fièvre et rentre précipitamment à Madrid. Un mois après son retour, il expire dans d'affreuses douleurs, ayant à ses côtés cette Juana Pacheco, sa femme, rôle muet de celles qui savent partager et "qui avait joué, dans l'ombre, ce grand choyer la vie d'un homme de génie." C'était le 6 août 1660; quelques jours plus tard, la noble femme descendait elle-même au tombeau.

Vélasquez est le peintre que l'on étudie le plus, parce que de tous les peintres il est celui qui a le mieux exprimé la vie sensible des formes, telle qu'elle se révèle dans la fluidité de l'air enveloppant de la lumière vivifiante.

Dans ses tableaux, du premier plan aux horizons les plus reculés, les êtres et les choses sont à leur place véritable, si bien que l'air qui circule en tous sens semble celui-là même que nous respirons, que la lumière qui décroît et finit dans l'argent des lointains semble celle-là même qui nous enveloppe et nous réchauffe. Il n'y a aucun détail et n'en traite aucun pour lui-même; les uns après les autres ils entrent dans l'ensemble comme les sons des instruments d'un orchestre qui se groupent, s'unissent, font saillie ou se creusent en sourdes rumeurs pour combiner l'accord velouté ou sonore.

Lorsqu'on se trouve, pour la première fois devant l'une des toiles de ce peintre, l'on demeure surpris; ce n'est au premier abord qu'un chaos de taches claironnantes, des touches éclatantes, de tons juxtaposés et superposés. Cependant lorsqu'on s'éloigne de quelques pas, les taches chaotiques se modèlent, se confondent, s'enlèvent d'un vol aérien, si bien que les ombres les lumières, les étoffes flottantes, les éclaboussures d'argent des cuirasses, les ondulations des chevelures, la pâleur des figures, le rouge des lèvres, la vivacité des regards surgissent et forment la plus savoureuse des harmonies. Ce qui étonne dans son oeuvre, c'est que jamais on n'entend les battements de son coeur; on ne peut savoir si, au moment où il tient le pinceau, il éprouve de l'amour ou de la haine. Indifférent comme inaccessible à toute émotion, il peint sans que jamais sa main ne frémit de colère ou de tendresse. Et cependant Vélasquez a souffert et aimé... Il a souffert de la jalousie de ses confrères, de sa solitude; il a pleuré sur un berceau vide, celui de sa petite fille, Ignacia; il s'est épuisé à des tâches indignes de lui; il a également goûté des joies rares: l'amitié de Rubens, l'estime de Lorrain et de Poussin, la fidélité de son épouse; il a visité l'Italie, ce rêve de tous les artistes... Et pas plus ses joies que ses souffrances ne nous sont révélées dans son oeuvre. C'est que de toutes ces expériences qui sont la trame de nos jours il s'est fait une conception synthétique qui lui a permis de créer de la vie, non pas l'une de ces fleurs éphémères qui ne naissent que sous tel climat et dans telle saison, mais cette fleur qui s'épanouit sous toutes les latitudes et dans tous les siècles: la vérité.

Le propre de son génie est d'exprimer par des réalités momentanées les réalités éternelles.

Vélasquez a donc été le peintre, le miroir pensant de la vérité, non pas de cette vérité incomplète et changeante que chacun de nous porte en soi, mais de cette vérité éternelle que Phidias enchaînait en ses marbres glorieux du Parthénon et que Beethoven laisse chanter en ses immortelles symphonies.

J. B. D.

Souvenirs de fous

Du temps que j'étais médecin aliéniste — comment Blanche, à peine as-tu commencé de lire que déjà tu l'étonnes, mais il n'y a pas de sot métier — du temps donc que j'étais médecin aliéniste vous imaginez si parmi tant de sottes gens j'en ai vu de bonnes et entendu de meilleures encore.

N'allez pas conclure, cependant, lecteurs, en parcourant ces quelques souvenirs, que le fait d'avoir vécu avec des

fois m'a rendu complètement idiot; soyez charitables. Je vous prévins ainsi parce que, après avoir composé mon article, le type voulait absolument en changer le titre et écrire tout bonnement: "Souvenirs de fou", ce qui m'eût mis en mauvaise posture vis-à-vis des intelligentes lectrices de l'"Etudiant".

Il y avait dans cet asile de Beau-Havre des fêtes bien amusantes.

Il y en avait une, à qui la littérature avait tapé sur le cerveau. C'était un ancien pickpocket qui opérait surtout dans les expositions agricoles et qui, après avoir pris là tant de portefeuilles, s'imaginait détenir le portefeuille de l'agriculture à Ottawa et enregistrer les nouveautés littéraires, conformément à l'Acte du Parlement, comme on enregistre un cochon de race. Aussi se promenait-il toujours avec une feuille de papier pliée en quatre et qu'il venait d'enregistrer: c'était, disait-il, la dernière chanson de Leriche.

Il ne faudrait vraiment pas que j'oublie de mentionner dans le bon Médor. Le pauvre garçon, tout comme Pampeton de première année, avait la manie religieuse. Il passait la semaine à réciter des patenôtres, et le samedi se confessait, on ne sait jamais à qui. Après le souper, il allait trouver la Supérieure et lui faisait part de son embarras.

—Ma soeur, j'ai le regret de vous annoncer que, n'étant confessé, je ne peux pas faire ma pénitence.

—Pourquoi, Médor?

—Eh bien, tu le sais ton Pater, "Notre Père..."

—Oui, mais j'en ai trois à dire et j'en sais rien qu'un !...

FURET.

On surfait les amitiés d'enfance; toute affection naît d'une rencontre, et les plus anciens hasards ne sont pas nécessairement les meilleurs; le hasard qui a rapproché deux enfants ne vaut pas la sympathie qui a uni deux hommes; la communauté des souvenirs ne vaut pas celle des sentiments.

L'affligé qu'on vient voir se fait plus gai, le visiteur se fait plus triste; chacun d'eux franchit par conséquence la moitié de la distance qui les séparait tout à l'heure.

Le ton de la bonne conversation est coulant et naturel; il n'est ni pesant, ni frivole; il est savant sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans affectation, galant sans fadeur, badin sans équivoque. Ce ne sont ni des dissertations, ni des épigrammes; on y raisonne sans argumenter; on y plaisante sans jeux de mots; on y associe avec art l'esprit et la raison, les maximes et les saillies, l'ingénieuse raillerie et la morale austère. On y parle de tout, pour que chacun ait quelque chose à dire; on n'approfondit pas les questions, de peur d'ennuyer; on les propose comme en passant, on les traite avec rapidité; la précision mène à l'élégance; chacun dit son avis et l'appuie en peu de mots; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui, nul ne défend opiniâtement le sien. On dispute pour s'éclairer; on s'arrête avec la dispute, chacun s'instruit, chacun s'amuse, tous s'en vont contents; et le sage même peut rapporter de ces instructions des sujets dignes d'être médités en silence.—J.-J. LEUSSEAU.

Ce n'est pas la réalisation d'un grand bonheur ardemment désiré qui cause la joie la plus vive, c'est la certitude qu'un malheur vivement redouté est écarté de la vie.

Les hommes étudient toujours les femmes et ne les connaissent jamais assez. Les femmes n'étudient jamais les hommes, et les connaissent toujours trop.

Il est temps de donner sa démission de femme, quand les hommages cessent d'être des insinuations pour devenir des politesses.

Le bonheur est une branche sur laquelle on peut se poser, mais sur laquelle on ne peut pas faire son nid.

La plupart des hommes gagnent à être un peu connus et perdent à être absolument pénétrés.

L'adversité est le crible des affections; elle retient les grands coeurs et laisse tomber les autres.

Réflexion: acte qui permet de combler les bêtises à tête reposée.

Voile: hypocrisie en tulle à pois.



Robes de chambre

6.00 et plus

Gilets de maison

9.00 et 10.00

Pardessus

18.00 à 30.00

Complets

20.00 à 30.00

Foulards

1.25 et plus

Gants Perrin

1.00 à 3.00

Cravates

50c à 3.00

Ouvert tous les soirs jusqu'à 11 heures

Mongeau & Kelly



233 rue AMHERST, près Ste-Catherine